

Sa patronne ayant décidé de refermer la porte de son salon de coiffure pour s'en retourner au soleil des Pouilles, Georgio se retrouvait sans cadre de travail. Il lui restait juste ses ciseaux, son charme et son envie de poursuivre une activité qu'il avait apprise de son père, Sicilien pur jus, qui avait coiffé les dames pendant cinquante ans !

Georgio avait gardé de lui l'agilité dans le service, le sourire charmeur ainsi que de magnifiques miroirs de salon qu'il lui avait donné à la fin de sa carrière. Sculptés dans du bois d'épicéa de montagne, foncé avec le temps, ils faisaient penser à la texture et à la teinte d'un Stadivarius ou d'un Guarnerius de meilleure veine. Mais ces miroirs n'avaient de musicales que les formes qui faisaient penser à des volutes aboutées l'une à l'autre. Le tain en était un peu abîmé par endroit, mais les clientes trouvaient dans ce décor une plongée dans le temps qui ajoutait une élégance romantique à leur coiffure. L'autre volet musical était le sifflement ou chantonnement de Georgio s'essayant à des airs d'opéra et qui donnaient envie de fermer les yeux pour se plonger dans les fastes du spectacle, parce que par bonheur, il chantait et sifflait juste !

Il réinstalla un salon à un coin de rue qui s'ouvrait sur quatre rues d'immeubles anciens mais coquets, bien entretenus, souvent fleuris sur les appuis de fenêtres. Un quartier où les nationalités et les couleurs de peau se croisaient avec le naturel d'une humanité qui se sait cosmopolite et qui en déduit que chacun dès lors y a bien sa place. Une humanité qui sait que le meilleur moyen de vivre ensemble est de se saluer, de se sourire et de trouver dans la diversité, l'apaisement de la différence qui ne hiérarchise pas. Penserait-on donner un statut différent aux couleurs de l'arc en ciel, quand c'est justement l'irisation qui crée la magie de l'ensemble du moment. Les racistes ne se rendent pas compte de la pauvreté d'un monde uniforme.

Petit à petit, les clientes testèrent le nouveau salon. C'est que, un coiffeur, c'est comme un docteur, un boulanger, un libraire ou un disquaire, on y a ses habitudes, ses compréhensions qui évitent les mauvaises surprises. Ce qu'il y a de bien dans le petit commerce, c'est cette relation d'humain à humain qui s'inscrit dans la durée, dans la connaissance réciproque et dans la mémoire de ce qu'il faut faire ou éviter de faire. Comme me le disait souvent un ami, « la confiance c'est comme la vertu, cela ne se perd qu'une fois » !

Les clientes se firent à ses airs de dandy sympathique et basané, à ses yeux noirs de sicilien dont on ne savait s'ils scrutaient ou se méfiaient, mais quand ils riaient, la question n'avait plus de sens. Les yeux qui sourient, le visage qui s'illumine, cela désarme les craintes. On peut faire le tour du monde, se trouver au milieu du désert ou de la brousse, au sommet d'une montagne ou dans un océan, au fond d'une mine ou perdu dans un souk, le sourire des yeux qui se croisent a cet effet universel de transporter le cœur, de faire baisser les armes et les tensions. Le sourire c'est de la magie pure, c'est une pause, une porte qui s'ouvre dans l'espace-temps et qui fait entrer dans un monde parallèle, accueillant et décontracté, sans apprêt.

Il souriait, chantonnait et enchantait celles-là qui s'en remettaient à son talent pour renaître dans une autre condition. Il lavait, séchait, teignait, défrisait ou frisait, donnait du volume ou au contraire le réduisait. Elles avaient des cheveux de toutes teintes, de toutes textures, rien

ne lui résistait sauf les cheveux crépus qu'il n'arrivait pas à maîtriser ! Il s'en remettait à ses amies africaines championnes des constructions capillaires les plus fantastiques, ajoutant des perles aux élancements de cactées. La coiffure africaine, c'est un symbole de liberté, un enchantement pour les yeux et une élégance incomparable.

Un jour que le soleil brillait de ses plus beaux éclats de printemps, une frêle demoiselle approcha pour s'enquérir du prix de la coupe, profitant qu'il n'y avait personne, elle expliqua n'avoir pas trop d'argent, mais qu'elle rêvait depuis longtemps de pouvoir entrer. D'humeur printanière Georgio qui avait justement un créneau l'invita à s'asseoir et en échange d'une coupe de cheveu, de lui raconter un peu sa vie.

Un peu confuse mais soulagée d'avoir osé, elle s'assit et se raconta un peu. « Je m'appelle Anastasia, je viens de Kavala dans la macédoine grecque et je suis en Belgique pour suivre un traitement. » Elle n'en dit pas plus mais expliqua sa Macédoine, l'apparition des vignes, les vestiges d'un passé glorieux, la couleur de la mer, sa beauté colorée et vivante. Elle décrit les champs d'olives, les légumes et les fruits, la feta et les souvlakis, les calamari ,puis le café glacé ... A lui, l'eau venait à la bouche et il devait se concentrer sur les cheveux pour ne pas rêver de soleil et de repas en famille à l'ombre des cèdres ou des pins parasols.

Il sentait ses cheveux, d'un noir profond, un peu fragiles et sans rien en dire usa de toute sa délicatesse pour ne pas le lui faire remarquer. Il voyait dans le miroir ses yeux s'illuminer de la coupe qu'il lui offrait. Il sentait sans savoir pourquoi qu'il faisait « una buona azione » comme lui disait sa grand-mère quand il était enfant et qu' elle lui expliquait que le jeûne des musulmans au Ramadan était, comme l'avent de la Noël, un moment où il fallait se donner une ligne de conduite de gentillesse et d'attention aux autres. On n'était pas à Noël ni au ramadan, mais il avait compris, en grandissant, que la bonté cela n'a pas de date calendrier. Cela fait du bien tout le temps, il suffit d'y penser.

Elle sortit plus guillerette qu'elle ne l'était en rentrant et n'était plus confuse, car il l'avait remerciée de l'avoir emmené en méditerranée respirer l'odeur de la végétation et sentir le souffle du vent. Quand on a la mémoire de sa terre, quand on a dans le cœur la mémoire de la terre de ses origines, l'imagination rend les choses palpables même à distance. Elle était heureuse d'avoir osé. Elle en avait tellement envie. Elle habitait pour le moment en diagonale du salon à l'étage mansardé d'un petit immeuble, où elle payait un faible loyer, ses parents l'aidaient comme ils pouvaient. Quand elle ouvrait la tabatière et qu'elle se tenait debout sur une chaise, elle pouvait l'apercevoir qui virevoltait autour de ses clientes faisant d'une tignasse, hirsute parfois, une toison conquérante ou une permanente sage, transformant un chignon en queue de rat ou coupe au carré. Elle admirait l'élégance de ses gestes et s'émerveillait du sourire de celles qui étaient passées entre ses mains, lorsqu'elles retrouvaient la fierté d'affronter le regard des autres, assurées du rétablissement de la situation !

En rentrant, elle se regarda dans la glace et sourit de la métamorphose. C'est que depuis sa chimio, ses cheveux s'étaient faits capricieux et fragiles. Elle s'était relevée d'une longue opération qu'un de ses compatriotes lui avait prodiguée, parce qu'il était de son village et que sa réussite ne lui avait pas fait oublier ses origines modestes. Il avait connus ses parents plus jeunes, de braves paysans qui avaient mené leur famille avec attention et bonheur, mais qui n'avaient jamais pu sortir de la condition difficile de ceux qui travaillent la terre sans

mécanisation. Quand il avait appris qu'elle portait une tumeur cérébrale, il lui avait proposé de l'opérer par esprit de solidarité de frère de terre, en demandant en échange à ses parents de lui garder chaque année, quelques bonnes bouteilles de « tsipouro » comme seuls les vieux grecs savent le façonner.

Le marché fut conclu et l'opération réussie, mais il fallait accompagner le geste chirurgical d'un suivi chimique pour anéantir les métastases résiduelles. Elle perdit donc progressivement ses cheveux et découvrit la mélancolie de n'aller plus chez Georgio, qu'elle ne voyait plus que de loin.

Un jour, n'y tenant plus de ne plus le voir, elle trouva au marché aux puces une perruque noire qu'elle lava et domestiqua un peu avant de s'en coiffer du mieux qu'elle le put. Elle la fit tenir avec de la colle et tenta d'avoir l'air simplement décoiffée. Le résultat était très moyen. Elle se résolut à attendre un jour de grand vent, sortit dans la rue et se précipita chez Georgio qui l'accueillit avec le sourire de celui qui retrouve une vieille amie. Elle lui expliqua avoir été surprise par la tempête et lui proposa une de ses bouteilles de Tsipouro accompagnée de quelques olives en échange d'une domestication des épis.

Georgio qui devina à son teint pâle qu'elle devait être malade, accepta le marché et fit de sa perruque sans le dire, un véritable miracle ! Son cœur à elle battait la chamade de l'avoir retrouvé. Elle s'en fut comme ressuscitée et reprit ses rêves, sa calvitie n'aurait pas raison de son imagination. Elle poursuivit sa chimiothérapie et le tour des brocantes ou donneries de théâtre et parvint à se constituer une vraie collection. Elle lui dit un jour de confidences, qu'elle avait un traitement aux hormones qui perturbait sa chevelure et qui faisaient pousser abondamment ses cheveux, ce qui expliquait qu'elle revint si souvent. Il fit mine d'acquiescer et feignit de ne pas reconnaître le côté postiche de sa coiffure. A chaque fois, il faisait un miracle. Il se dit que son envie revenir devait être forte pour parvenir à trouver autant de perruques noires ébènes.

De de mois en mois de son côté, le chirurgien sentit que le moral d'Anastasia avait pris le dessus contraignant son cancer à rebrousser chemin. Il l'encouragea à poursuivre sa thérapie capillaire et, manifestement sentimentale. Il lui annonça la fin de son traitement pour bientôt.

Elle revint chez Georgio trois semaines plus tard arborant une nouvelle toison qu'il examina de près. « Mais, lui dit-il, vous portez une perruque ? », interloquée elle se crut découverte et était prête à s'enfuir, quand il l'a retint d'une main douce et, agrippant sa perruque, lui dit en lui caressant le crâne regarni de milliers de petits cheveux « C'est dommage de cacher ces jolis cheveux qui ne demandent que de l'air pour grandir. Mais, en posant ses lèvres sur son front, je n'attendrai pas qu'ils repoussent pour vous revoir... »

Ses larmes furent la plus parlante des réponses. Ainsi donc, l'amour l'avait fait renaître à la vie...